

de Dieu monter et descendre jusqu'à vous, et vous vous écrierez : « L'Éternel était ici, et je n'en sais rien. C'est ici la maison de Dieu, c'est « ici la porte des cieux? »

II.

Qu'est-ce que la sainte Cène ?

1845.

Nous distinguons dans ce sacrement trois éléments principaux : 1^o Le souvenir du Seigneur, de son sacrifice, de sa mort douloureuse ; 2^o La présence du Seigneur glorifié et assistant au milieu de nous ; 3^o La communion du Seigneur qui nous unit à lui entièrement et parfaitement.

Le pain rompu, le vin répandu, voilà les symboles qui doivent nous rappeler son corps brisé, son sang, sa sueur et ses larmes versés pour nos péchés. Ce sont d'imparfaites images, et notre faible esprit ne peut ni comprendre ni mesurer la grandeur terrible du sacrifice ; toutefois, souvenons-nous des angoisses de Jésus à Gethsémané et de l'agonie qu'il y a soufferte, et redisons cette parole du prophète : « Il a été navré pour nos forfaits ; il a été enlevé par la force de l'angoisse et de la condamnation. » La coupe amère du péché qu'il boit pour nous verse dans son âme l'épouvante et l'horreur : « Mon âme est

saisie de tristesse jusqu'à la mort! » Il recule en tremblant devant cet aspect de malédiction, il tombe à genoux et gémit : « Mon père, s'il est possible que cette coupe passe loin de moi ! » Il se relève, il va à ses disciples chercher une prière, une consolation, mais ils dorment; il est seul! il faut qu'il porte seul le poids du sacrifice. Il retourne à son Père, il jette son front dans la poussière; il prie, luttant, acceptant la douleur, jusqu'à ce que tout son être soit brisé, enlevé par la force de la condamnation, jusqu'à ce qu'une sueur sanglante annonce que le premier combat est terminé et que cette parole est accomplie : « Que ta volonté soit faite et non la mienne ! »

Et maintenant, qu'on le prenne, qu'on l'im-mole; il ne résiste plus. Veut-on ses mains, il les donne; qu'on les lie, qu'on les perce de clous! Un traître veut-il baiser sa bouche, il la donne. Veut-on sa tête, son visage, il les donne. Qu'on crache sur ce visage devant lequel les anges s'inclinent; qu'on couronne d'épines ce front divin dont un signe donne la vie et la mort; qu'on mette un roseau dérisoire dans cette main qui porte le monde, il ne résiste point. Qu'on l'accuse, qu'on l'outrage, qu'on lui préfère Barabbas, il ne répond pas une parole. Qu'on le couvre de blessures, que toute la rage des soldats de Pilate s'assouvisse, que sur ses épaules

déchirées et sanglantes on charge la croix, il obéit, il se laisse conduire comme un agneau à la tuerie. Que du haut de cette croix maudite il voie tout un peuple qui hoche la tête, qui fait un objet de risée de cette affreuse détresse, et qui lui donne, pour étancher sa soif, du fiel et du vinaigre, il ne se plaint pas, il bénit et dit : « Père, pardonne-leur ! » Et c'est pour eux-mêmes, que dis-je ? pour nous, pour obtenir notre pardon qu'il meurt !

Voilà quelques traits du grand souvenir que la Cène nous appelle à méditer. Si le moindre vestige, la moindre parole d'un être bien-aimé qui n'est plus, fait monter des larmes à nos yeux, de quel attendrissement ne doit pas nous remplir cette parole : « Ceci est mon corps qui est « rompu pour vous ; ceci est mon sang qui est « versé pour vous ! »

Mais le Seigneur nous accorde dans la Cène plus qu'un souvenir ; il nous y promet sa présence : « Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Comme il était avec les apôtres, leur disant : « La paix soit avec vous ! » comme il était avec les disciples à Emmaüs, lorsqu'il leur rompit le pain ; comme il apparaîtra bientôt, environné de la gloire des cieux, de même Jésus est avec nous. Jésus qui tient nos vies et notre éternité dans ses mains ; Jésus, notre Dieu, notre Sauveur, notre ami, notre frère, Jésus est

là présent. C'est lui, lui-même que nous offrons au pied de cet autel dans les symboles sacrés de son corps et de son sang; c'est lui qui versera sur nous la bénédiction et la vie. Qui dira avec quels sentiments de crainte et de joie, d'humiliation et de confiance nous devons nous prosterner en esprit devant le Seigneur dans le mystère d'amour et de miséricorde auquel il nous appelle à prendre part ! (Gen. XXVIII, 17. 18.)

Il y a ici plus encore que la présence, il y a la communion du Seigneur. Christ n'est pas seulement avec nous comme il l'est dans nos heures de recueillement; Christ, par le sacrement de la Cène, veut être en nous, et c'est là le caractère divin de ce mystère. Si la Cène n'était qu'un souvenir, il serait pour le moins superflu d'en faire un acte de culte; si elle n'était qu'un acte de culte, tel que la lecture ou la prière, le nom de sacrement n'aurait pas de sens. Mais il y a ici plus qu'un culte et qu'un souvenir, il y a la consommation mystérieuse de notre union avec le Sauveur. « La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang de Jésus-Christ? Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps de Christ? »

Jésus veut donc que nous soyons unis à lui, non-seulement en pensée, mais en réalité; non-seulement par sa présence, mais par sa personne. Il veut que nous le soyons cœur à cœur,

esprit à esprit ; il veut pénétrer, nourrir notre être de ce corps spirituel avec lequel il est monté près du Père ; il veut que cette essence invisible et puissante qui s'échappait de lui et guérissait les corps, guérisse encore nos âmes. « Je suis le pain vivant descendu du ciel, et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour le salut du monde ; car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage (Jean VI). » Et il ajoute, en instituant la Sainte Cène : Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

Qu'il ne faille point prendre ce corps et ce sang dans un sens humain et charnel, c'est ce que le Seigneur nous apprend lui-même en disant : « Les paroles que je vous dis sont esprit et vie. » Ce n'est pas le pain et le vin qui sont changés, c'est nous qui sommes renouvelés et vivifiés. Mais c'est plus qu'une idée, un souvenir ; c'est quelque chose de réel et de divin. Écoutons saint Paul : « Quiconque mangera de ce pain ou boira de la coupe du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa condamnation (1 Cor. XI). C'est un mystère, ne cherchons pas plus à l'expliquer que cet autre mystère : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » Comment cela s'est-il pu faire ? Dieu

aimer le monde! — L'amour peut tout! Ce qui était impossible à la nature, ce que le sens humain ne pouvait comprendre, Dieu l'a fait. Son Fils est devenu homme, s'est approché de nous; et si maintenant il faut qu'invisible et glorifié, il s'unisse à nous pour restaurer et consoler nos âmes, son amour en trouvera le moyen. « Prenez, mangez, ceci est mon corps! » Comment cela se fait-il? — Dieu a tant aimé le monde... Il ne nous reste qu'à croire et à répéter avec le disciple bien-aimé : « Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous. » Il ne reste qu'à adorer, à accepter, à rendre grâces!

Que notre cœur brûle au dedans de nous, ô Jésus, comme celui des disciples d'Emmaüs! Que notre âme magnifie le Seigneur et se réjouisse en Dieu notre Sauveur! O corps de mon Sauveur, sois un charbon ardent qui purifie mes lèvres et m'enflamme de cet amour qui te livre à la mort! O sang que l'amour a fait répandre, coule en mon cœur comme un torrent de feu qui y dévore tout ce qui est du vieil homme, tout ce qui n'est pas toi, ô Jésus! Que je meure à moi-même, pour ne plus vivre qu'en toi, par toi et pour toi, et que je puisse dire : « Christ est ma vie; je vis, non plus moi, mais Christ vit en moi; et si je vis encore dans ce corps mortel, je vis dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé. »